

Lire **Miette** de Pierre Bergounioux,

Pas à pas

Le haut plateau granitique du Limousin fut l'un des derniers refuges de l'éternité. Des êtres en petit nombre y répétaient le rôle immémorial que leur dictaient le sang, le sol et le rang. Puis le souffle du temps a touché ces hauteurs. Ce grand mouvement a emporté les personnages et changé le décor. On a tâché de fixer les dernières paroles, les gestes désormais perdus de ce monde enfui. P.B. 4^{ème} de couverture folio

Chapitre I

Nom des personnages en **gras** par ordre d'entrée en scène dans le récit, citations en *italique*

N/A Le narrateur/auteur a bien connu **Adrien** frère de **Baptiste** (époux de Jeanne)

N/A : J'imagine les regrets, l'animosité que pouvait lui inspirer ma présence en ce lieu où il avait vu, vivants, ceux qui, depuis trois millénaires, en étaient l'âme et dont il perpétua, seul, dix années durant, l'esprit, les traits, la voix. P10

N/A installé dans la maison patriarcale, maison de l'enfance d'Adrien, récupère les outils et matériaux usagés pour leur donner une seconde vie. (Cf activité de sculpteur de l'auteur)

N/A : Plus qu'à l'œuvre accompli, qu'au paysage transfiguré par le labeur des générations, c'est aux instruments épais, pesants à l'excès, qu'on mesure l'ampleur du différend qu'on a vidé ici avec le monde. P12

Baptiste, *premier des garçons après Lucie*, a hérité de la propriété, maison et terres et Adrien s'est consacré au travail artisanal.

Baptiste, dans l'urgence et la fureur, n'a cessé de se battre avec violence contre et avec la terre, les sols, la forêt, et les bâtiments consacrés au travail sont hérissés de clous que N/A hésite à conserver ou à enlever.

Jeanne est l'âme de la maison, où vit aussi sa sœur **Berthe** après son veuvage, et particulièrement de la cuisine, où la grande table accueille travaux culinaires et de couture et où pénètre Baptiste à son retour de la forêt. *C'était un lieu partagé, une portion du dedans où le dehors avait ses entrées. P20 Une solidité à toute épreuve, avec ses propriétés sous-jacentes, l'abondance de matière et sa qualité, caractérise les objets qu'abrite la maison. Ils partagent un second trait : la sévérité. P21*

Baptiste et Jeanne se sont mariés en 1940 mais n'ont réellement vécu ensemble qu'après l'été 44 et le retour d'Auvergne où s'était caché Baptiste poursuivi par les Allemands. Ils ont alors dépassé la quarantaine et ont très vite deux filles. Sur le manteau d'une cheminée on voit un coq en bronze serrant un casque feldgrau bosselé et sur celui d'une autre des douilles provenant du tir qui avait manqué Baptiste. *Le mobilier des chambres a été fabriqué par le grand-père de Miette, la mère de Baptiste et d'Adrien. P24*

Chapitre II

Savoir n'est pas nécessaire. D'abord, ça suppose qu'on prenne du recul, qu'on arrête un peu et le temps manque. Il y a trop à faire pour qu'on s'offre le luxe de s'interrompre un seul instant. Les choses sont là, obstinées dans leur nature de choses, corsetées de leurs attributs, rétives, dures, inexorables. Elles ne livrent leur utilité qu'à regret. Elles réclament toute la substance des vies qu'elles soutiennent. Encore le temps dont celles-ci sont faites ne suffit-il pas toujours. Il faut y verser quelque fureur. C'est à ce prix qu'on demeure. P26

Ces êtres humains qui luttent sans fin non seulement n'imaginent pas qu'ils pourraient arrêter et tourner le dos à cette vie-là, la seule vie possible, mais s'ils avaient été capables de le penser cela aurait été pour eux perte de temps et douleur aggravée. Ils ignoreront toujours la *douceur de ne pas*.

N/A va scruter avec une extrême attention de rares photographies qu'il lira comme des clés de compréhension de ces êtres dont il veut préserver le souvenir.

Le soir de l'enterrement de Berthe la famille ouvre une boîte de photos de ceux qui avaient vécu là. N/A était présent et il l'a vue surgir, une seconde, auprès de lui. *On m'a dit son nom, Miette, qui est un diminutif de Marie, et ce qu'elle était, et ce que montrait la photo, une photo de 1910, sa place dans les générations et la façon dont elle avait occupé cette place. Ce n'est pas sa longue robe sombre, très simple, ni le collier d'or qui la magnifient, assise, tenant Adrien, avec Lucie, Baptiste et **Octavie** autour d'elle. C'est le contraire, la force d'âme, la résolution qu'elle a eues, qu'elle incarna qui, littéralement, l'emportent au-delà d'elle-même et l'élèvent dans la grande temporalité, P28*

Travailleuse sans trêve dans et pour la propriété de 1901 à l'automne 1970 où elle décède dans sa quatre-vingt onzième année, elle est cette bricoleuse du quotidien, économe et attentive à ne rien jeter, qui *exprimait jusqu'à la dernière goutte l'utilité enclose dans les plus petites bribes*, une façon d'être et de faire, transmise à ses enfants. C'est dans le souvenir du geste d'Adrien croquant de petits morceaux extraits d'une pomme pourrissante que N/A a vu surgir d'une photo cette Miette qu'il n'a pu réellement connaître.

Aucun cliché ne la montre seule et celui qui suit est une photo de groupe du début des années trente prise pour les noces d'or de ses parents. N/A ne la reconnaît pas et il lui semble qu'elle a pris le visage de ses enfants lesquels ressemblent à leur père, comme si elle n'avait acquis d'existence propre qu'après qu'elle eut fourni à la propriété son contingent d'âmes neuves.

Vingt ans plus tard elle apparaît vieille femme au visage dur et émacié à la marge des photos ou comme une ombre de Baptiste. La seule photo prise avec son mari **Pierre** et Lucie, la première née, vers 1905 ne laisse voir d'elle - contrairement à ceux de Pierre - que des traits *entièrement effacés, comme si elle n'avait pas de visage, juste un contour que rempliront, préciseront les maternités successives, l'abnégation, le reniement de soi. P35*

Or il semble que l’empreinte de Pierre sur les choses et sur les siens se dessine mal alors que s’affirme celle de son épouse qui prend le relais à la propriété d’abord pendant la durée de la guerre jusqu’à l’hiver 1919 puis après son décès en 1936. Une explication est peut-être à trouver dans le fait que ce mariage fut imposé à une jeune fille qui en aimait un autre. *Lorsque le mariage fut conclu entre les parents de Pierre et ceux de Miette, on ne s’inquiéta surtout pas de savoir si les promis n’auraient pas déjà quelque autre inclination. La dot s’accordait merveilleusement avec la propriété qu’elle allait accroître. Les réserves que la jeune personne émit sur un choix pour lequel on ne l’avait pas consultée se perdirent dans la solitude et les bois environnants. Ils auraient pu y rester. Mais elle répéta devant témoins ce qu’elle avait d’abord dit aux siens quand ils lui avaient fait part de leur sentiment puis aux arbres et aux rochers : non. Les témoins s’empressèrent donc de dire, crier, plus fort qu’elle, que c’est oui qu’elle avait dit et l’on fit comme si, avec tout ce qui s’ensuit. Le mari, puisqu’enfin c’était écrit, était là, par la force des choses. Il avait entendu non. Il avait peut-être dit, crié oui, avec les autres. Et c’est peut-être pour ça que ses enfants ne firent pas état de lui, abandonnèrent sa mémoire aux agents impersonnels de l’état-civil ou de l’autorité militaire, lesquels ne regardent pas à ces détails.* P36

La jeune femme consent au mariage et lorsque trois ans plus tard réapparaît celui qu’elle avait élu son désespoir éclate mais quand après la mort de Pierre, ses enfants devenus adultes, une autre vie aurait été possible, elle y renonce. *Qu’elle fût partie prenante, elle aussi, de la négation, violence aveugle, cruauté qu’on appelle réalité, cela va de soi. Elle ne fut admirable que pour l’avoir acceptée après avoir, d’abord, refusé. La détermination qu’elle opposa aux forces qui écrasaient sa volonté, elle l’employa au service des mêmes forces parce qu’il y a une chose que ce monde, le sien, ne souffrait point et qu’elle n’aurait jamais conçue : de vouloir encore à l’encontre des faits, de préférer le possible anéanti à ce qui était réalisé.*

C’est cette femme-là qui traita sans fin sa belle-fille, **Jeanne**, l’épouse de Baptiste, avec une dureté extraordinaire, tant elles étaient différentes l’une de l’autre. Jeanne, comme sa sœur Berthe, fit l’école normale de Tulle où elle rencontra Octavie qui fut à l’origine de son mariage tardif avec son frère Baptiste, à l’âge de trente-six ans. Miette qui régnait avec Baptiste sur la propriété supporta mal la venue dans sa maison de Jeanne, institutrice qui venait d’être mutée à proximité. Jeanne qui était naturellement rieuse, bonne, modeste et naïve, très attachée à son métier qu’elle exerçait *avec l’intégrité de ces normaliens tirés du pays même, de la paysannerie auxquels on les rendait, quatre ans après, pour y faire germer et fleurir, avec les graines de la grammaire et du calcul, la notion du général, de l’universalité* fut l’objet d’une double jalousie et d’une double incompréhension, celles de la mère et celles du fils.

Comment Baptiste aurait-il compris et accepté, de celle qui prenait si bien soin de lui et de la maison, l’indifférence tranquille pour les travaux forcés auxquels il s’astreignait avec fureur et passion viscérale ? *Il était le fils de sa mère. Il appartenait à l’endroit. Il fut l’endroit fait homme, comme elle avait été la femme qu’il avait fallu, à un moment donné à cet endroit.* P44 Comment Miette aurait-elle pu apprécier une bru sans dot mais jouissant d’un revenu personnel dû à un travail qu’elle aimait quand elle avait dû, elle, renoncer à un choix

personnel et comment surtout aurait-elle pu ne pas lui en vouloir du dépit et de la jalousie dont souffrait son fils ? *Elle n'eut pour Jeanne que paroles blessantes et silences réprobateurs.* Le couple s'installa au bourg dans l'appartement de fonction de l'école. Baptiste passa l'essentiel de son temps près de sa mère. Le déjeuner dominical s'alourdit des réflexions venimeuses d'Octavie.